

## Recherches sociographiques



Robert COMEAU et Lucille BEAUDRY (dirs), *André Laurendeau : un intellectuel d'ici*

Michael D. Behiels

Volume 33, numéro 2, 1992

Images, Art et culture du Québec actuel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056698ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056698ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Behiels, M. D. (1992). Compte rendu de [Robert COMEAU et Lucille BEAUDRY (dirs), *André Laurendeau : un intellectuel d'ici*]. *Recherches sociographiques*, 33(2), 343–346. <https://doi.org/10.7202/056698ar>

Robert COMEAU et Lucille BEAUDRY (dirs), *André Laurendeau : un intellectuel d'ici*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1990, 310 p.

Depuis la grande bataille des années cinquante du *Devoir* contre le régime obscurantiste du premier ministre Maurice Duplessis, André Laurendeau est reconnu comme une grande vedette chez les intellectuels québécois, quelle que soit leur idéologie de gauche ou de droite, nationaliste ou anti-nationaliste. À cause de son rôle comme coprésident de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme de 1963 à 1968, il a aussi atteint une certaine renommée chez les intellectuels en dehors du Québec. Pour ma part, je fus initié aux grandes idées d'André Laurendeau à la fin des années soixante grâce à l'étude de Ramsay Cook intitulée *Canada and the French Canadian Question*. Peu après, j'ai pris connaissance de l'évolution historique de la société québécoise contemporaine par mes recherches sur les idées sociales et politiques d'André Laurendeau. N'ayant pas pu assister au troisième colloque de l'UQAM sur les leaders politiques du Québec contemporain très justement consacré à André Laurendeau au printemps de 1989, j'en attendais les actes avec impatience pour voir s'il n'y aurait pas du nouveau sur sa personnalité, ses idées et sa carrière.

Heureusement, je n'ai pas été déçu. Malgré les redites que l'on trouve dans les nombreux témoignages, communications et commentaires sur tous les moments majeurs et mineurs de la carrière de Laurendeau, j'ai vu plusieurs manières nouvelles de percevoir sa personnalité et l'évolution de ses idées au fil de quatre décennies. Depuis sa mort, le premier juin 1968, de nombreux mythes ont été lancés autour de Laurendeau. Il y a celui de l'écrivain dilettante se déguisant en éditorialiste, celui de l'agnostique faisant semblant d'être catholique pratiquant, celui de l'intellectuel précoce métamorphosé en intellectuel engagé et, enfin, celui du fédéraliste québécois devenu séparatiste. Où se situe le vrai Laurendeau ?

Tous les mythes ne sont pas étudiés dans ce recueil de textes et de communications. Néanmoins, dans l'ensemble, la vision de l'homme et de son temps qui ressort du colloque est plus claire, plus précise et plus nuancée que celle qu'on voit, par exemple, dans la biographie de Denis MONIÈRE. On apprend d'André MALAVOY que Laurendeau, six ans après la guerre, malgré ses idées très progressistes en matière socio-économique, gardait encore une certaine nostalgie de Maurras, l'Action française et la doctrine maurraussienne. Lorsque Malavoy le persuade que le raillement de Maurras à Pétain en 1940 révélait le vrai caractère fasciste de la doctrine maurraussienne, Laurendeau le remercia de lui avoir ouvert les yeux sur le sujet. (P. 16.)

Le témoignage de la tante d'André Laurendeau, Chantal PERRAULT, et la lettre de Maurice Blain à Madame Perrault sont particulièrement révélateurs. Contrairement au mythe des nationalistes qui le place dans le courant central de l'idéologie nationaliste au Québec, Madame Perrault soutient fortement que Laurendeau «était de la race de ceux qui sont seuls, de la race des *outsiders*.» (P. 35.) À la question : *Outsider?* Blain répond que Laurendeau est «Non seulement celui qui vit d'un "ailleurs" étranger aux dominances sociales, mais affirme comme valeur le droit à cette différence et revendique avec elle la liberté de remise en question». Il espère que cette autre vérité de Laurendeau sera comprise et appréciée avant que «la mythologie ne l'installe au musée nationaliste, quelque part entre Lionel Groulx et Michel Brunet.» (P. 38.) Gérard PELLETIER nous rappelle que le sens profond de la tolérance que démontrait Laurendeau n'était pas signe d'un manque de conviction mais au contraire était «inscrit dans une conviction profonde». (P. 87.) Laurendeau serait

particulièrement reconnaissant de cette compréhension de la complexité et des multiples nuances de sa vision du monde.

La thèse de Robert BOILY sur le système de parti dominant et les conditions d'émergence des tiers partis au Québec, prenant pour exemple le Bloc populaire canadien, est très utile pour nous aider à comprendre l'époque. Il démontre comment au Québec la domination d'un parti est basée sur « une exploitation du fait national pour justifier une conception libérale de la société », et que ce nationalisme est relié à un certain type d'État. La question nationale détermine le fait qu'il « ne peut y avoir qu'un seul parti investi de cette légitimité et un seul chef qui puisse l'incarner. » (P. 62.) Cette thèse nous fait comprendre pourquoi le gouvernement de Robert Bourassa travaille si fort pour défendre sa légitimité nationale contre le Parti québécois. Les tiers partis au Québec auront toujours de la difficulté à faire valoir d'autres intérêts, tels que ceux de classe, d'ethnicité ou de genre.

Le commentaire d'Anne LÉGARÉ, ajouté après le colloque, aurait certainement fait du bruit dans l'amphithéâtre et les couloirs de l'UQAM. Pour elle, seulement les approches intimistes des trois femmes, Simonne CHARTRAND, Chantal PERRAULT et Francine LAURENDEAU, et non les réductions historicistes des hommes, ont réussi à toucher l'essentiel chez Laurendeau. Selon elle, celui-ci incarnait parfaitement la réalité québécoise parce que, « résistant à toute lecture linéaire, (Laurendeau) se donne *d'emblée* comme figure d'un double, comme une sorte d'énigme "contrapontiste" ». (P. 140.) Il faut essayer de comprendre l'homme dans le réel, soit le politicien, l'intellectuel engagé et le père de famille, mais il est aussi important de cerner son monde imaginaire et symbolique. Pour elle, l'essentiel de Laurendeau consistait dans son ambivalence. « Journaliste, il aurait voulu faire œuvre littéraire; fédéraliste, il regrettait de ne pas être plus nationaliste; athée, il avait nostalgie du croyant; libéral, il aurait pu être communiste; intellectuel, il se voulait populiste. Et enfin, *comme métaphore de son ambivalence*, pourrait-on dire qu'homme, il aurait aimé être femme. » (P. 142.) LÉGARÉ déduit de cette perception une conclusion que la plupart des lecteurs auront beaucoup de difficulté à comprendre, à accepter. Elle soutient que si on reconnaît une duplicité féconde chez Laurendeau, on est porté aussi à « parler de *refoulement et de la répression* qui structurent en profondeur toute notre société dans son rapport à la *différence sexuelle* ». (P. 143.) Les deux seuls indices qu'elle nous offre ne sont pas suffisants pour nous convaincre.

La section sur Laurendeau et le nationalisme nous livre très peu d'inédits. Pierre DE BELLEFEUILLE tente sans grand succès de nous convaincre que Laurendeau serait séparatiste aujourd'hui. Charles VALLERAND, nationaliste de droite, essaie de nous persuader qu'il était une « clone » profane du chanoine Groulx. Ces deux nationalistes sont, d'après Vallerand, les vrais précurseurs de l'Accord du lac Meech! Mais comment? Rappelons que contrairement à Groulx, Laurendeau avait rejeté l'ultramontanisme, cette nocive fusion du catholicisme janséniste et du nationalisme conservateur. Lucille BEAUDRY, qui présente cette section, nous rappelle que Laurendeau « n'est pas le simple prolongement de Lionel Groulx et qu'il nous offre un héritage qui lui est propre ». (P. 155.) Les lecteurs seront attirés par l'analyse perspicace de Louis Balthazar sur l'artiste du nationalisme. Pierre DANSEREAU nous apprend que Laurendeau et lui furent expulsés par les Jésuites du Collège Sainte-Marie juste avant l'examen final. Il leur fallut passer les examens extracollégial pour recevoir leur baccalauréat de Laval.

Les textes consacrés à la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme et à son coprésident nous révèlent très peu de nouveautés. Contrairement à la perception de Claude

Ryan entre autres, Laurendeau ne voyait pas la Commission exclusivement comme un instrument politique pour faire passer une refonte de la Constitution en faveur de l'État et du Québec. Il la voyait comme un excellent instrument d'éducation, non seulement des élites mais particulièrement de la masse instruite dans les deux communautés linguistiques. Ceci explique le ton choc du rapport préliminaire publié en 1965, bien avant que la recherche des experts ne soit complétée. De plus, contrairement à l'accusation de M. Neil MORRISON, Laurendeau n'a pas «été trahi par Trudeau, Marchand et certains chercheurs de la Commission», et il n'a certainement jamais perçu Trudeau «comme un ennemi». (P. 206.) Même Léon DION, critique assidu de Trudeau, rejette la véracité de cette accusation. (P. 275.)

Est-ce que Laurendeau était un intellectuel engagé? Les participants à la table ronde sur ce sujet ont bel et bien démontré qu'il n'y a pas de réponse unanime à cette question. Pierre ANCTIL explique le rôle important que Laurendeau a joué dans le grand virage identitaire de la Révolution tranquille, un virage qui, selon lui, reste incomplet car les Néo-Québécois ne sont pas encore partie intégrante de l'identité culturelle des francophones de souche et du peuple québécois. Pour Jean-Marc LÉGER, Laurendeau reste avant tout «l'exemple achevé de l'humaniste contemporain». (P. 245.) Marcel FOURNIER nous invite à le placer dans le contexte des intellectuels de l'entre-deux guerres et il juge bon de nous rappeler ce que Laurendeau disait d'Henri Bourassa: «Nous avons cru qu'il se mettait en contradiction avec lui-même, c'était une vue simpliste. Certes, il a évolué mais jamais au point de mettre en cause ses idées de fond». (P. 257.)

Fernand DUMONT, pour sa part, estime que l'attitude qui caractérisait Laurendeau comme intellectuel, «c'était le passage de l'esthétique au souci éthique», qu'en d'autres mots, il est devenu un moraliste qui défendait «la fragilité des valeurs», (p. 260) et contestait «les idéologies où les sociétés menacent de s'enfermer». (P. 263.) Préoccupé du silence des intellectuels québécois depuis le référendum, Dumont fait un plaidoyer pour le retour de ceux qui ont été déplacés de la scène publique par les hommes d'affaires avec leur programme socioculturel très conservateur. Léon Dion maintient, quant à lui, que Laurendeau ne voyait pas l'intellectuel comme quelqu'un «d'engagé» dans l'arène publique mais plutôt comme quelqu'un qui se tenait à l'écart du peuple. Il considère que l'intellectuel québécois fait face à deux problèmes: «la crainte que la langue française ne puisse exprimer adéquatement la réalité nord-américaine» et la perception qu'il existe toujours une incompréhension entre les intellectuels et le peuple, c'est-à-dire «que les premiers ne parviendraient pas à [le] rejoindre et que ce dernier persisterait à [l']ignorer». (P. 272.) Selon Dion, Laurendeau ne pourrait jamais accepter la thèse du «silence des intellectuels» québécois alors que ceux-ci sont aujourd'hui plus nombreux, plus productifs, et mieux établis que dans le passé. D'après lui, la seule chose qui a changé est le fait que les «éveilleurs d'opinion», et la majorité de la population sont maintenant plus sceptiques, plus exigeants, plus critiques qu'avant la Révolution tranquille. Laurendeau serait certainement d'accord avec cette évolution de la société.

La série des colloques sur les leaders politiques du Québec démontre très bien que la culture intellectuelle et les intellectuels sont en très bonne santé au Québec. En somme, je crois que Laurendeau lui-même aurait jugé les résultats de ce débat sur lui-même et son temps comme une preuve que sa carrière d'éveilleur a contribué à l'épanouissement de la société francophone en Amérique du Nord et à celui des deux États, Québec et Canada, qui doivent

l'incarner. Une courte bibliographie et une note sur le fonds d'archives de la famille André Laurendeau aideront les lecteurs intéressés à poursuivre leur étude.

Michael D. BEHIELS

*Département d'histoire,  
Université d'Ottawa.*

---

Christopher McALL, *Class, Ethnicity and Social Inequality*, Montréal-Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 295 p.

Voici un livre remarquable qui tombe à point. À l'heure où les intellectuels marxistes se sont à peu près tous recyclés dans d'autres paradigmes, ou encore ont pris une préretraite, intellectuellement parlant, du moins, McAll dépoussière l'analyse des classes sociales et dégage des pistes neuves sur les relations complexes entre ces dernières et l'ethnicité.

L'ouvrage s'ouvre sur une présentation concise des principales perspectives théoriques d'analyse des classes sociales. L'auteur donne une synthèse claire de la pensée de Marx, de Weber, de Talcott Parsons et de Ralph Dahrendorf, sans oublier un nombre impressionnant d'autres auteurs tant marxistes que non marxistes. Le panorama est remarquable de précision et d'érudition. Le lecteur pressé — ou encore, celui ou celle qui, estimant bien connaître ses classiques, serait tenté de sauter par-dessus ces chapitres — aurait tort de suivre cette première impulsion. Les bonnes synthèses critiques sont rares. Les personnes lasses des relevés de la littérature, genre si typique des projets de recherches ou des thèses de doctorat, retrouveront, dans la première moitié, le plaisir de lire un examen critique intelligent d'un vaste ensemble de travaux.

L'auteur montre d'abord comment il est possible de redéfinir les classes, qui se donnent de plus en plus à voir comme des classes ethniques. «All the ethnic attributes of class follow from the existence of class: class dialects, residential practices, education, culture, and pattern of consumption.» (P. 213.) L'opposition entre les classes est devenue maintenant plus visible, comme c'est déjà le cas pour les groupes ethniques qui se différencient selon la culture et le sentiment d'appartenance. Comment expliquer que l'inégalité matérielle et visible entre classes ne dégénère pas en conflits de classes, comme il y a des conflits entre groupes ethniques? L'auteur soutient que cela est dû à la ségrégation: quartiers aisés, écoles privés, clubs et hôtels de luxe isolent les bourgeois des autres classes. Ce qui se passe en dehors de son milieu de travail ou de sa résidence reste inconnu ou échappe à la conscience, car la structure sociale est opaque, au sens wébérien du terme. Parce qu'elle prend les attributs de l'ethnicité, la classe socialise par ailleurs les individus et les amène à occuper la place qui les attend dans le système de production. Cette réponse nous paraît cependant un peu rapide.

Mais en retour, la classe sociale sert aussi à redéfinir l'ethnicité. Dans les sociétés capitalistes avancées, celle-ci n'exprime pas seulement un héritage culturel. Elle n'est pas non plus seulement un masque qui cache la classe ni une alternative à la classe comme clé